

2021



**975 ans de vie
Patrimoine sacré ...
sacré patrimoine !**



**Albert-Marie DEMOITIE
Jean-Paul ETIENNE**

Actes de la conférence du 21 février 2022

Ô Dieu... Dieu Tout Autre... Tu es 9 ...trois fois trois...

Tu es 3 le Dieu Trinité, multiplié par Toi-même ...
 Tu es 3 vers Toi se portent nos regards au travers de vitraux orientés vers le soleil levant...
 Tu es 3 mais Tu es l'Unique, l'Inatteignable, l'Inconnaissable,

Tu ES au-delà de tout, de tout ce qu'on peut penser de Toi,
 Tu ES au-delà de tout, de tout ce qu'on peut dire de Toi,
 Tu ES au-delà de tout, de tout ce qu'on peut construire de Toi...

Ô Dieu... Dieu d'Alliance ... Tu es 7 ...

Tu es l'Être parfait, et Tu nous veux parfaits avec Toi...
 Tu es 7 ... Tu es *chéba* dans la langue de ton peuple hébreu ... mot qui signifie à la fois « sept » et « Alliance » ...
 Tu es « sept » et Tu es « Alliance ».

Tu Te lies à nous pour nous mener vers ce « parfait » ...
 Et Tu ne Te fatigues pas de nos faiblesses et nos lenteurs ...
 Sans Te lasser, Tu renouvelles cette alliance avec la Terre et avec les hommes...pour les conduire à Toi ...

Ô Dieu... Dieu de proximité ... Tu es 5 ... le chiffre de l'humain...

Toi, l'au-delà de tout, Tu T'es dépouillé, abaissé,
 Tu es devenu Homme...
 Tu es venu... Tu nous as servis jusqu'à en mourir...

Mais Tu ES toujours
 Tu vis,
 Tu nous brûles du feu de l'Esprit pour nous entraîner vers cet au-delà de tout...

9 - 7 - 5

Quel magnifique tiercé, Seigneur, pour T'approcher et dire Ton désir pour nous...

9 - 7 - 5

3 chiffres, Seigneur, qui disent non seulement l'âge de ce bâtiment, mais qui disent surtout Ta présence au cœur de la vie de tous en cette ville de Nivelles...

Nous allons vous présenter non seulement l'histoire d'un bâtiment, mais aussi la vie d'une « Dame » de 975 ans que nous n'osons pas qualifier de « vieille » ... tant elle a toujours été jeune... et elle l'est toujours...

La jeunesse ne se compte pas en années mais en vitalité. On est jeune tant qu'on a une raison de vivre...

Et cette Dame qu'est cette Collégiale n'a cessé, depuis 975 ans et plus, d'avoir eu des raisons de vivre... en témoigne le souci de la remettre debout après chaque incendie qu'elle a connu...

Ce sont deux regards que nous vous invitons à poser sur ce lieu...

Deux regards... avoir un œil double... comme le fait le disciple d'Emmaüs, à gauche sur cette représentation du peintre Arcabas (Jean-Marie PIROT)... Il a un œil double... pour nous dire que, au-delà de ce que notre œil biologique voit, il y a une autre perception... invisible...

Comme le dit, par exemple Laurent VOULZY venu chanter en ce lieu, « *Il existe des choses derrière les choses.* »

Derrière ce que l'on voit... il y a des choses qu'on ne voit pas...



Nous allons donc partager avec vous un double regard sur cette Collégiale, un regard historique sur l'œuvre des hommes pour le culte dont ils ont voulu honorer sainte Gertrude, œuvre des hommes pour le Dieu auquel Gertrude avait consacré sa vie, et un regard spirituel, regard plus intérieur ou du cœur, un regard plus subjectif qui est propre à chacun.

Avant d'entrer dans le vif du sujet, un mot sur ce regard intérieur que nous avons annoncé comme « spirituel ».

La 'spiritualité', au sens où on l'entend aujourd'hui, est une notion que le Moyen-Âge ne connaît pas.

A cette époque, on fait la distinction entre la « doctrine » : la foi, les dogmes, et leur contenu, et la « discipline », la mise en pratique de la foi.

Les règles mises en place sont souvent liées aux règles monastiques et des ordres religieux

Si dans des textes du Moyen-Âge, on trouve le mot « spirituel », ce n'est pas dans un sens religieux mais 'est spirituel' ce qui est indépendant de la matière.

La spiritualité, au sens 'religieux' du mot n'apparaît qu'au XIX^{ème} s.

La spiritualité, c'est la dimension religieuse de la vie, ce qui touche à la vie de l'esprit...

Pour le croyant, c'est ce qui concerne sa relation avec le Dieu auquel il croit, pour le chrétien, c'est la vie en un lui que suscite l'Esprit Saint ...

C'est dans son sens actuel que nous vous proposons un regard spirituel sur ce lieu...

La vocation de Gertrude

Gertrude est née en 626, pense-t-on.

Elle était la fille de Pépin l'Ancien, dit de Landen, et de Itte ou Iduberge.

De Itte, on ne dispose guère d'informations, sauf qu'elle était princesse d'Aquitaine, née vers 592.

Pépin, lui, est bien connu comme Maire de Palais d'Austrasie, une sorte de 1^{er} ministre, sous Dagobert 1^{er}, un des derniers rois mérovingiens.



La statue que vous voyez à droite est souvent présentée comme celle de Gertrude. En fait, si on admet la cohérence entre ces deux figures, qui semblent former un couple, se trouvant disposées, avant-guerre, de part et d'autre des marches du chœur, mais aussi l'absence d'attributs liés à la fonction d'abbesse, rien ne permet d'affirmer formellement qu'elle représente.



Quant à Pépin, il était petit propriétaire terrien : 7.800 ha sur Nivelles. Plus que la surface actuelle de la commune de Nivelles !

On ne connaît pas l'emplacement exact de sa « villa », mais il n'est pas impossible qu'elle fut située sur le site ou à proximité de notre église.



De telles richesses attirent les prétendants à la main de Gertrude.

La châsse du XIII^{ème} illustre la suite des événements.

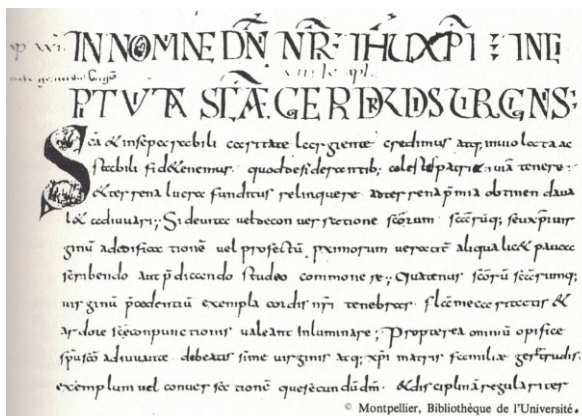
Pépin et Itte proposent à Gertrude de se marier, à l'instigation du roi Dagobert. Elle a neuf ans !

Celle-ci, très tôt, refuse toute proposition et décide de se consacrer à Dieu.

Elle est, pour cela, soutenue par Saint Amand, alors Evêque de Maastricht, diocèse dont Liège dépendait à l'époque, tout comme Nivelles.

Ce refus du mariage fut largement figuré dans les œuvres picturales qui nous sont parvenues.

Il faut rappeler que Saint Amand fut l'évangéliste de la Gaule Belgique. Il y fonda nombre d'abbayes, dont celle de Nivelles.



La Vita Gertrudis nous transmet un récit de la vocation de Gertrude.

Gertrude décide de se consacrer à Dieu. Itte lui coupe les cheveux en signe d'humilité mais aussi par sécurité, un édit de Clotaire prohibant, sous peine de mort, l'enlèvement d'une religieuse.



En 640, Pépin meurt. Itte décide de fonder une abbaye, dont Gertrude devient la 1^{ère} abbesse, consacrée par Saint Amand.

Gertrude, la crosse abbatiale à la main, est agenouillée devant l'Evêque Amand, debout près d'un autel.



Elle dirige 2 monastères, un monastère d'hommes, un autre de femmes.

Pour assurer l'éducation religieuse de ses moines et moniales, elle recherche la collaboration de personnages instruits, dont Feuillen, moine irlandais, dont nous parlerons plus tard.

Elle mène une vie d'ascèse, de prière, et meurt, croit-on, en 659, à l'âge symbolique de trente-trois ans. On est donc en droit de se demander pourquoi le millénaire de sa mort a été fêté en 1664...

Sa vie a été écrite vers 670, soit peu de temps après sa mort, par un moine de Nivelles, contemporain de Gertrude, ce qui est un gage de fiabilité.

Les miracles

De nombreux miracles lui sont attribués, de son vivant déjà, mais aussi post-mortem.



Plusieurs d'entre eux nous sont connus grâce à des manuscrits des X^{ème} et XI^{ème} siècles.

On assiste d'ailleurs à une amplification des événements, au travers des nombreuses « Vita sanctae Gertrudis » écrites au cours des siècles suivants, phénomène propre à ce genre hagiographique.

Les récits des miracles ont traversé le temps et sont toujours évoqués sur la châsse du XIII^{ème}, sur les panneaux du char du XV^{ème} et sur le retable dit de l'Annonciation du XVIII^{ème} que nous pouvons admirer dans le bas-côté sud de la Collégiale.

Ils ont été officiellement reconnus par le pape Honorius II, au début du XII^{ème} siècle.

Le culte de sainte Gertrude ne sera cependant reconnu qu'en 1219 et 1221 par deux bulles pontificales, sous le pontificat du pape Honorius III, et elle ne devint officiellement la patronne de Nivelles, avec saint Michel, qu'en 1962, par décret du pape Jean XXIII.

Des événements intéressants sont liés aux miracles attribués à sainte Gertrude.



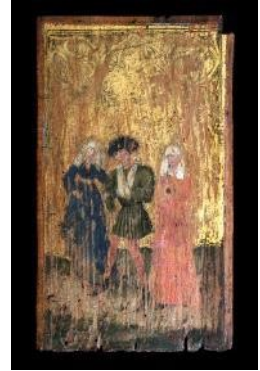
On relate l'épisode de marins envoyés par Gertrude en Irlande pour y quérir des manuscrits, assaillis par un monstre marin, - comprenez une grosse tempête -, et sauvés par l'intervention de Gertrude. L'auteur de la première Vita Gertrudis se trouvait sur ce bateau, ce qui est un gage d'authenticité.

Cet épisode peut expliquer que Gertrude fut considérée comme protectrice des voyageurs.





D'autres miracles lui sont attribués post-mortem, comme la résurrection d'une religieuse d'abord, ensuite celle d'un enfant tombé dans un puits et ressuscité couché sur l'autel de la Sainte, ainsi que d'autres guérisons.



Sur ce panneau du char, on voit la guérison d'un homme à la main coupée. S'agit-il d'un condamné pour vol ? C'était la coutume, à l'époque, de trancher la main coupable des voleurs.

Le célèbre récit du chevalier est aussi très documenté et se retrouve sur les panneaux du char, sur la châsse du XIII^{ème} et sur les panneaux de Thonon.



Un chevalier, cherchant la vie facile, vend son âme au diable en échange de sept ans de bonheur et de richesse.

A l'issue des sept ans, le chevalier invite ses amis à un banquet, pour fêter la fin des réjouissances.

Sur le conseil de ses amis, il boit à la coupe de Gertrude et implore sa protection.

En fin de parcours, Gertrude pend le diable au gibet et récupère le contrat signé avec le sang du chevalier.



Il s'agit d'un thème qui n'est pas particulier à Nivelles et qui se retrouve dans d'autres légendes en d'autres endroits, comme, par exemple, à l'occasion de la construction de l'hôtel de ville de Bruxelles. Mais c'est une autre histoire.



Le dernier miracle dont nous trouvons trace dans notre église est celui du gazon d'Odéard, noble lépreux qui boit à une coupe, invite sa fille à boire à la même coupe, ce qu'elle refuse.

Il la déshérite alors et fait don de ses terres à l'abbaye. Gertrude sort alors la main de sa



châsse et accepte symboliquement le don sous la forme d'une motte de terre engazonnée.

Vous aurez certainement remarqué les souris ou les rats présents sur nombre de représentations de notre sainte. Elle semble avoir été invoquée comme protectrice contre rats et souris, mais à partir du XV^{ème} siècle seulement.



Les représentations antérieures ne comportent pas ce détail.

Il s'agirait en fait d'un miracle, repris dans une légende locale, attribuant à Gertrude le fait d'avoir délivré la région d'une invasion de rats.

La fondation de l'abbaye initiale

Revenons maintenant à notre abbaye.

Au départ, l'abbaye se composait de deux monastères distincts, un monastère d'hommes et un de femmes. Elle respectait la règle de Saint Colomban, moine irlandais, règle amenée à Nivelles par saint Feuillen, ami de Gertrude.

En 650, Gertrude céda des terres à Feuillen, afin d'installer un monastère à Fosses-la-Ville.

Soulignons le lien important entre la Gaule Belgique, dont Nivelles, et l'Irlande.



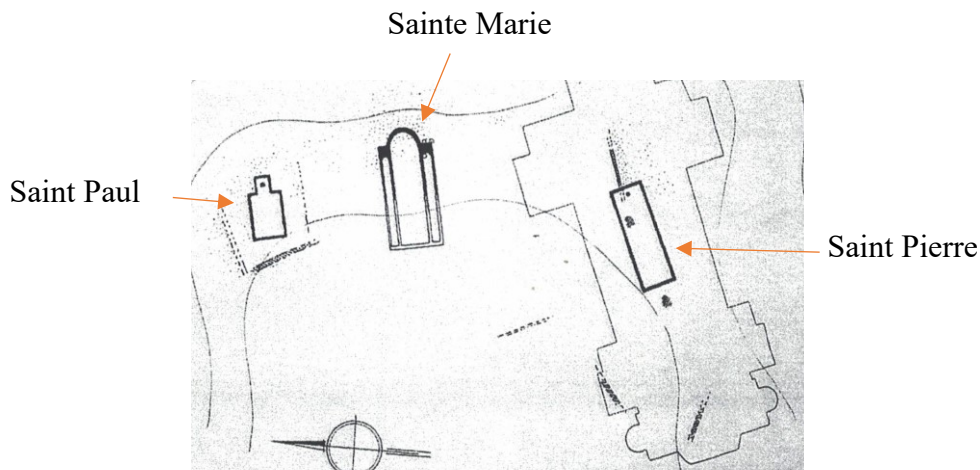
Cette belle amitié entre Feuillen et Gertrude finit très mal. Feuillen est assassiné par des brigands en 655.

Sainte Gertrude part à sa recherche et découvre le corps de Feuillen dans les bois du Roeulx, guidée par une colonne de feu raconte la *Vita Gertrudis*.



Ses restes sont transférés à Fosses, tandis que ceux de ses compagnons seraient rassemblés dans un sarcophage daté du VII^{ème} siècle, peut-être sous nos pieds.

Revenons à notre monastère nivellois. Dès le début, il comptait trois oratoires distincts, Saint-Pierre, église cimetériale de la communauté de femmes, Saint Paul, celle réservée aux chanoines et l'église Sainte Marie, qui deviendra l'église paroissiale.



On verra très rapidement la prédominance du monastère de femmes par rapport à celui des hommes, situation qui s'amplifiera par la suite.

L'abbaye devient « royale » au VIII^{ème} siècle et « impériale » sous Charlemagne (IX^{ème} siècle), indices de l'immixtion progressive du pouvoir politique dans la gestion des abbayes.

Cette évolution est importante car elle explique en partie l'importance du lieu au Moyen-Âge, et, notamment, la taille de l'église.

L'arbre généalogique de Gertrude explique aussi l'intérêt de l'Empire pour ce monastère.

Gertrude avait une sœur, Begge, mariée à Anségise, lui-même fils de Saint Arnould, Evêque de Metz.

Que des ecclésiastiques aient eu une descendance à l'époque n'était pas si rare que cela. Ce n'est en effet qu'en 1079, au concile de Rome, que l'interdiction du mariage des prêtres fut décidée.

Cependant, dans ce cas précis, Arnould était veuf quand il fut désigné comme évêque.

Begge, avant de fonder, devenue veuve elle-aussi, le monastère d'Andenne, engendra Pépin de Herstal, lui-même père de Charles Martel, vainqueur des Sarrasins à Poitiers en 732, qui engendra Pépin le Bref, père de Charlemagne. Gertrude était donc l'arrière-arrière grand-tante de Charlemagne.

Cela peut expliquer non seulement la protection dont l'abbaye a joui de la part du Saint-Empire germanique, mais aussi l'architecture particulière de notre Collégiale dont le style est qualifié de roman ottonien.

La liturgie avant Charlemagne

Que dire de la liturgie avant le VIII^{ème} siècle dans nos régions ?

Il est difficile de répondre car nous ne disposons que de peu de documents, contrairement à Rome et l'Orient, pour lesquels on bénéficie de davantage de sources

Chez nous, c'est une période où le christianisme est occupé à s'implanter.

Au sujet de la liturgie, elle devait être d'une grande sobriété et simplicité, les célébrations plus solennelles arriveront plus tard. Elle était pleine de vitalité et les fidèles participaient activement – notamment par le chant et en communiant –, manière de vivre la liturgie à laquelle reviendra beaucoup plus tard le Concile Vatican II.

Mais on voit aussi que l'accueil de l'étranger et l'attention aux pauvres étaient bien présents. Il y avait une activité apostolique, même dans et autour des abbayes. Les moines et moniales n'étaient pas que des contemplatifs !

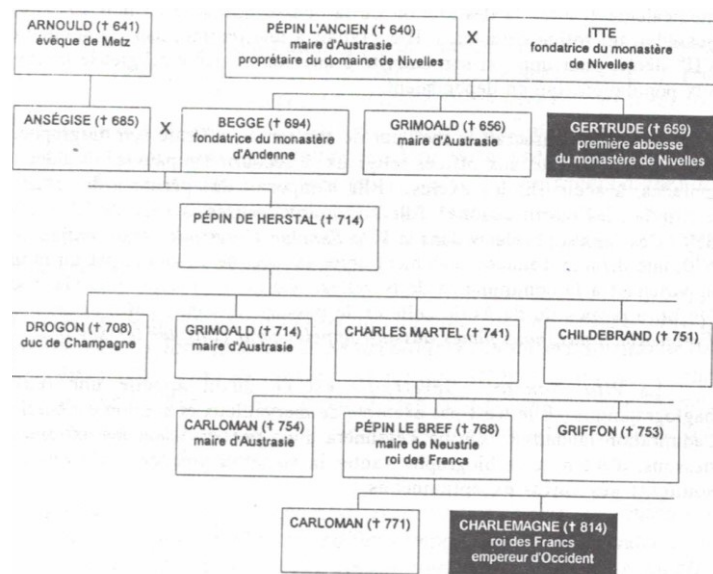
On le voit avec saint Colomban, moine irlandais et évangéliste, qui a eu une influence sur l'abbaye de Nivelles, on le voit aussi avec sainte Gertrude dont on souligne le souci des pauvres.



Ce qui va aussi se développer très vite à partir du Haut Moyen-Âge et jusqu'au XVIII^{ème} siècle, c'est le culte des reliques.

Les transferts des restes d'un saint sont l'objet de grandes réjouissances et les processions avec les reliques des saints deviennent très populaires...

Ces processions se sont perpétuées en bien des endroits jusqu'à aujourd'hui, en témoigne le Tour Sainte-Gertrude chez nous !



Evolution de l'abbaye au IX^{ème} siècle

Nous avons vu que, au départ, l'abbaye respectait la règle de saint Colomban. Dès le IX^{ème} siècle, le statut de l'abbaye change.

Les moines et moniales devaient prononcer des vœux : pauvreté, célibat, obéissance.

A l'aube du IX^{ème} siècle, sous l'influence des Carolingiens, une politique de sécularisation se fait jour.

Les moines et les moniales sont remplacés par des chanoines et des chanoinesses suivant la règle d'Aix-la-Chapelle. On y voit une nouvelle influence de l'Empire.



Charlemagne, assis

Abbaye saint Martiel, Limoges

Eginhard, Vita Karoli

On peut d'ailleurs expliquer cette évolution par le désir des puissants d'assurer une mainmise sur le fonctionnement de l'abbaye.

En effet, cela permettait à l'empereur de nommer lui-même l'abbesse, qui sera parfois ... une laïque, mais sera aussi une princesse d'Empire, et qui possède, théoriquement, le droit de haute et basse justice.

Dès le XI^{ème} siècle, le chapitre féminin sera réservé à la noblesse, contrairement au chapitre masculin, et le chapitre féminin est tout à fait sécularisé au XIII^{ème} siècle.

Les chanoinesses sont dotées de biens, ce qui explique la richesse de l'abbaye au Moyen-Âge.

Les chanoinesses et chanoines ne prononcent pas de vœux, ne suivent pas de règle sauf celle de pratiquer une vie honnête. Les chanoinesses peuvent posséder des biens mais doivent, par contre, assister aux offices et consacrer une partie de leur activité aux bonnes œuvres et à l'éducation. Elles peuvent quitter le chapitre, et se marier. Nous verrons plus tard l'influence de leur assiduité aux offices sur les revenus qui leur sont attribués.

On verra également dans la suite de l'histoire les conséquences importantes entraînées par un tel statut.

Quoiqu'il en soit, de par la présence d'un chapitre de chanoinesses, l'église prend le statut d'église collégiale.

Au XI^{ème} siècle, l'abbaye est à son apogée. Elle dépend de l'Evêché de Maastricht-Liège et de l'Empereur du Saint Empire Germanique.

Les informations concernant la manière de célébrer la liturgie sont un peu plus fournies.

La liturgie carolingienne

La conversion des populations à la foi chrétienne dans nos régions s'achève dans les années 700. On peut dire qu'à la fin du VIII^{ème} siècle, le christianisme est devenu la religion de l'Occident.

Les souverains carolingiens s'investissent comme responsables du salut du peuple. Ils régissent l'Eglise de la même manière qu'ils régissent la société profane avec un souci manifeste d'unification de l'empire.

Que dire de la liturgie à cette époque ?

Les figures des rois de Jérusalem et des grands-prêtres du Temple refont surface, avec comme lieu central le Temple. Charlemagne est présenté comme « le nouveau David ». A cette époque, il y a un grand souci de centralisation, y compris pour l'Eglise. Pour y arriver, on va s'inspirer de ce qui se fait à Rome.

Le christianisme devient alors une affaire de pratiques extérieures et d'obéissance à des préceptes, obligation de la pratique dominicale et abstention du travail ce jour-là, paiement de la dîme au clergé. On est loin des propos de Paul qui dit que c'est l'Evangile, la foi au Christ qui importe et qui affranchit de la Loi.

La notion de « liberté spirituelle » est alors difficile à comprendre et même inaccessible aux gens du Peuple.

On assiste dès lors au développement d'une hiérarchie et d'un clergé séparé du peuple. La pratique devient davantage une obligation d'ordre social qu'une adhésion personnelle à la foi.

Tous les sujets de l'empire doivent adorer le même Dieu que l'empereur, d'où des conversions forcées et la répression, par la force, des schismes et des hérésies.

Le prêtre devient davantage l'homme de la prière et du culte, pour laisser de côté la prédication, la diaconie et le témoignage.

C'est à cette époque que se mettent en place les diocèses, l'évêque, auparavant itinérant comme l'était saint Amand, est rattaché à un diocèse où il réside, le bâtiment-église devient un espace « sacré », où ceux qui s'y réfugient bénéficient du droit d'asile.

L'époque carolingienne a été surnommée la « civilisation de la liturgie ». D'un côté, le culte est rendu par les prêtres, et de l'autre les fidèles y assistent.



La vie liturgique prend une place importante dans la vie des moines mais les « bonnes œuvres » ont tendance à disparaître, alors que, du temps de St Colomban et de Gertrude, elles tenaient une place importante

La liturgie devient une suite de rites. On assiste à l'apparition et l'imposition de textes liturgiques dont beaucoup sont inspirés de l'Ancien Testament, et la dédicace d'une église, événement fêté chez nous en cette année 2021, est accompagnée de rites somptueux avec beaucoup d'aspersions d'eau bénite et d'encensements.

Saint Grégoire dictant un texte théologique

Registrum Gregorii – Trèves - 983

C'est dans ce contexte que l'abbaye bénédictine de Nivelles, dès le IX^{ème} siècle, est remplacée, comme nous l'avons vu, par un double collège de chanoinesses et de chanoines.

C'est aussi le début des messes privées, sans peuple, et le chant liturgique prend une place croissante dans les offices.

Charlemagne, dès 785, ordonne une véritable centralisation de la liturgie suivant le rite romain, et, avec son *Admonitio generalis* ordonné en 789, rend obligatoire l'usage du chant grégorien dans tout le royaume.

Ces prestations musicales difficiles sont réservées à des chantres formés dans des écoles-cathédrales ou des monastères.

Dès le X^{ème} siècle, on assiste à l'apparition de la polyphonie à 2 voix.



*Manuscrit Einsiedeln (964-971)
Introït (Puer natus est nobis)
Renaissance carolingienne*

La disposition des églises à l'époque ne facilite pas la participation des fidèles : les laïcs restent debout dans la nef et sont séparés du chœur réservé aux clercs.

Le latin est adopté comme langue de la liturgie car seule langue écrite à l'époque. C'est sans doute pour cela que les langues vulgaires n'ont pu s'imposer dans la liturgie, contrairement aux Eglises d'Orient. Peu de laïcs savent lire.

Le fossé se creuse entre le clergé et les fidèles. Les clercs deviennent des « professionnels de la prière », comme ce fut sans doute le cas à Nivelles avec les collèges de chanoinesses et chanoines. Leur tâche habituelle était d'assurer les offices à la collégiale, tâche tellement habituelle qu'il leur arrivait d'en oublier la véritable raison de leur présence.

On raconte qu'un jour ...

Les chanoines et les chanoinesses étaient réunis à la collégiale, comme chaque semaine, assis chacun dans leur stalle.

Ils psalmodiaient en alternance les psaumes de l'office.

Leurs voix plus ou moins chevrotantes étaient-elles encore assez puissantes pour toucher le Ciel ?

Toujours est-il que la lumière du jour filtrée par les vitraux s'assombrit soudain, le chœur de la collégiale se retrouva dans la pénombre et de violents coups de tonnerre parvinrent jusqu'aux oreilles des prélats, de plus en plus violents ... au point que le prévôt du chapitre se leva et lança à ses confrères :

Je crois que nous ferions mieux d'arrêter de chanter et de commencer plutôt à prier ...

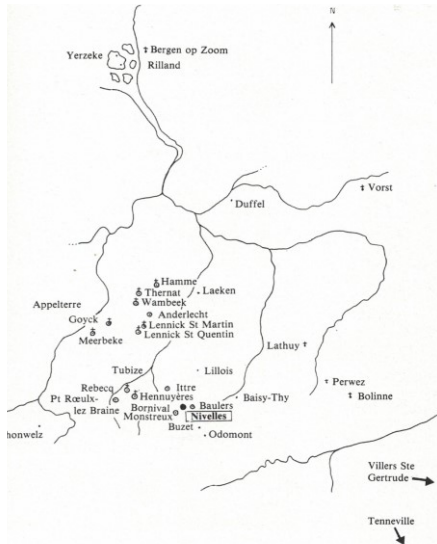
A la question de savoir comment on célébrait la messe en 1046, on peut répondre, sans grand risque de se tromper, qu'on la célébrait comme on le faisait avant Vatican II ...

Une nouvelle conception du Saint Sacrifice de la messe se fait jour. Dieu descend du ciel sur Terre, le canon est dit à voix basse... ce qui en augmente l'aspect de « mystère », on ne se préoccupe plus de la présence ou non d'une assemblée.

On assiste à l'apparition des hosties blanches, la communion est reçue dans la bouche. Avant cela, elle était reçue uniquement dans les mains, mais on communie peu, sauf aux fêtes.

Dès ce moment, le célébrant se pare d'ornements parfois somptueux.

La séparation entre les officiants et les fidèles est consommée.



Evolution politique de l'abbaye à partir du XI^{ème} siècle

Sainte Gertrude de Nivelles
Culte, histoire, tradition
Emmanuel Collet, 1985

Au XI^{ème}, les biens de l'abbaye sont importants. Elle possède notamment des vignobles, en France et en Rhénanie.

D'un point de vue politique, le monastère est en conflit permanent avec ses avoués, comtes de Louvain, puis ducs de Brabant, et ce, dès le XI^{ème} siècle.

On voit apparaître des possesseurs laïcs des biens de l'abbaye, à côté de l'abbesse élue.

Des luttes de pouvoir sont inévitables.

Fin XII^{ème}, début XIII^{ème}, on assiste à la troisième et dernière grande transformation de l'abbaye.

L'abbaye est maintenant totalement sécularisée.

Les chanoinesses, bien que maintes fois réprimandées par l'évêque référendaire, se sont toujours refusées à réformer des règles considérées comme trop lâches par l'autorité ecclésiastique.



Le XIII^{ème} siècle marque le déclin de la puissance temporelle de l'abbesse. Les Ducs de Brabant font main basse sur nombre de biens de l'abbaye et font alliance avec les bourgeois pour contrer les pouvoirs de l'abbesse qui perd peu à peu ses pouvoirs temporels.

Gisant du Duc Henri I
Eglise saint Pierre (Louvain)

Dès cette période, c'est le Duc de Brabant qui impose sa loi à l'abbaye.

Il profite notamment des nombreux conflits intérieurs entre l'abbesse et la congrégation, qui se jalourent constamment sur leurs droits et prérogatives.

La discipline se relâche.

Les chanoinesses sont autorisées à occuper des maisons privées, mais gardent le chœur, le réfectoire, et, peut-être, le dortoir en commun.

Chaque membre de la congrégation est pourvu d'une même prébende, constituée d'une partie des revenus de l'abbaye. Nous reviendrons plus tard sur le calcul de cette prébende.

Il faut noter que la véritable cheffe du chapitre n'est pas l'abbesse mais bien la prévôte.

A partir du XIV^{ème} siècle, Nivelles est confrontée à des crises majeures : la peste noire, le déclin économique, un dépeuplement, l'émancipation politique de la bourgeoisie, le choléra.



L'abbaye vit les siècles suivants dans un relatif repli sur elle-même. Au XVIII^{ème} siècle, les postulantes devront prouver 16 quartiers de noblesse pour être admises.

Elle reçoit même la visite de Joseph II, en juin 1781. En fait, il vient visiter une amie, la comtesse Marie-Joséphine de Thurheim, comtesse autrichienne, chanoinesse, qui a reçu la prébende en 1772.

Elle loge dans la maison claustrale de la chanoinesse Marie Anne de Bergh de Trips, maison que nous connaissons bien puisque c'est la dernière maison claustrale qui subsiste à Nivelles.

Elle fut vendue comme bien national en 1799, donnée par Mademoiselle Kaieman à la fabrique d'église en 1866, et est actuellement le siège du Doyenné de Nivelles.



L'abbesse, la dernière du nom, était à cette époque la comtesse Marie Félicité Philippine Van der Noot.

Nous avons trouvé dans les archives de la Collégiale le livre des présences des chanoinesses.

On y lit :



Table des personnes contenues dans ce livre

Madame l'abbesse Vandernoot	3
Madame la prévôte de Gelois	6
Les dames	
d'ijve	7
d'Lannoij	12
d'Horion	15
d'Arburg aînée	18
d'Arburg cadette	21
de Leenroet	24
de Blois	27
de Bergh de Trips tante	30
van-groen-waert	33
van-groen-waert	36
van-groen-waert	39
van-groen-waert	42
de Haerem aînée	45
de Haerem cadette	48
de Haerem aînée	51
de Haerem cadette	54

Table des personnes contenues dans ce livre

Faire attention relativement aux dames qui étaient en pertes au premier d'août.

Madame l'abbesse Vandernoot

Madame la prévôte de Gelois

Les dames

d'ijve, de Lannoij, d'Horion, ...

Ensuite, nous trouvons le registre des présences, chanoinesse par chanoinesse. Le registre commence par l'abbesse qui n'échappait pas au contrôle...

Madame l'abbesse

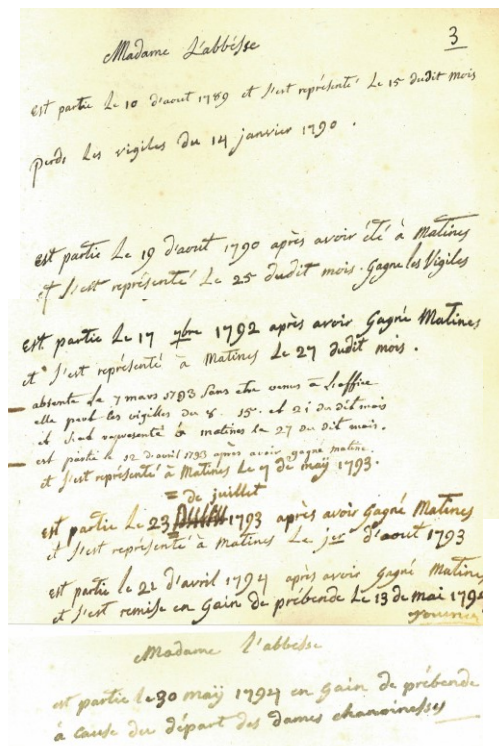
- est partie le 10 d'août 1789 et s'est représentée le 15 dudit mois
- perd les vigiles du 14 janvier 1790
- est partie le 19 d'août 1790 après avoir été à matines et s'est représentée le 25 dudit mois. Gagne les vigiles dudit jour.

Etc...

- est partie le 30 mai 1794 en gain de prébende à cause du départ des dames chanoinesses.

Ce livre des présences permettait de contrôler le paiement des prébendes aux chanoinesses, ce paiement étant conditionné par leur présence aux offices.

Le 30 mai 1794, la congrégation est dissoute et les chanoinesses quittent les lieux.



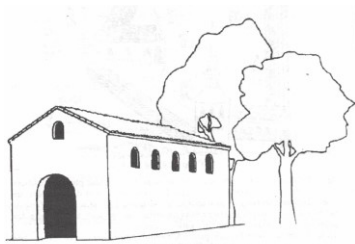
Evolution du sanctuaire au fil du temps

Revenons maintenant aux murs du sanctuaire.

Dès la mort de Gertrude, les pèlerins affluent, attirés par la réputation de sainteté de Gertrude, même si, rappelons-le, son culte n'a été reconnu qu'au XIII^{ème} siècle.

Au départ, il est vraisemblable que l'abbaye s'est installée dans les dépendances de la « villa » de Pépin, villa au sens latin du terme.

Cinq églises se succéderont sur le site avant le bâtiment actuel. Nous y reviendrons.



La première, église mérovingienne, date donc du VII^{ème} siècle (vers 650). Elle est dédiée à saint-Pierre, et pourrait ressembler à ceci, sur base d'autres sanctuaires de l'époque.

Elle renfermera la tombe de Gertrude, qu'on peut encore voir dans les fouilles sous la nef.



On trouve aussi de nombreuses tombes mérovingiennes du même siècle.



C'était une habitude des monastères d'inhumer leurs membres sous le pavement des églises, habitude qui perdurera encore longtemps.

Au VIII^{ème} siècle, une nouvelle église est construite. On y inhume déjà des personnalités importantes, pour qui la proximité de la Sainte semble être un gage de vie éternelle.

C'est ainsi qu'on trouve sous la nef actuelle, la tombe d'Himeltrude.



Qui était-elle ?

Il n'y a pas de certitudes absolues sur son identification. Il n'y a que des présomptions.

Il s'agirait d'une femme, du nom d'Himeltrude, morte à l'âge de 40 à 45 ans, mesurant 1,70 m, taille exceptionnelle pour les femmes de l'époque. Ces détails ressortissent d'une étude anthropologique effectuée il y a une dizaine d'années.

Sa tombe se trouve cependant dans un niveau archéologique daté du début du X^{ème} siècle. Il n'est cependant pas anormal que l'emplacement d'une tombe d'un personnage important soit déplacé au cours du temps.

Et pour être enterrée sous la collégiale, ce ne pouvait pas être n'importe qui !

Un élément important d'identification est constitué par une tuile sur laquelle est gravé un texte :

***HIMELTRUDIS SEPULT
III KL.IVL.OB.HIMELTRUDIS IN XPO***

***Sépulture de Himeltrude, le 3^{ème} jour des calendes de
juillet, Himeltrude meurt dans le Christ.***



Pour éclaircir le mystère lié à l'identification du squelette, intéressons-nous à la vie de Charlemagne.

Le Chroniqueur Eginhard, contemporain et même collaborateur de Charlemagne, écrivit une *Vita Karoli* à la gloire de son maître.

Une princesse, dont il ne cite pas le nom, est évoquée au titre de première concubine.

Elle lui donna deux fils dont un fut nommé Pépin le Bossu. Elle fut répudiée par Charlemagne, ce qui lui permettait à celui-ci d'épouser une princesse lombarde occasion d'agrandir ses domaines. A l'époque, la notion de mariage était encore très floue et les contingences politiques passaient avant la fidélité ou les sentiments.

Elle est morte en 771.

Eginhard écrit dans la *Vita Karoli Imperatoris* :

***Erat ei filius nomine Pippinus ex concubina editus, cuius inter caeteros mentionem
facere distuli, facie quidem pulcher, sed gibbo deformis***

***Il avait eu, d'une concubine, un fils nommé Pépin, dont j'ai différé la mention quand
j'évoquais ses autres enfants, agréable d'aspect, mais enlaidi par une bosse.***

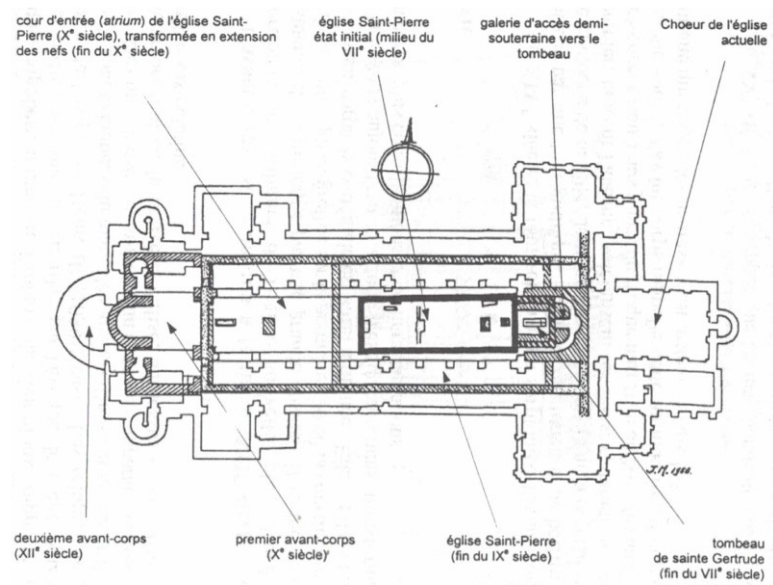
Il faut cependant lire *Le Livre des évêques de Metz*, écrit en 784, pour apprendre le nom de cette concubine :

***Charles avait eu un fils nommé Pépin, de la noble Himiltrude, avant son mariage
légal.***

Voilà les éléments en notre possession.

Il est possible que, répudiée, elle se soit réfugiée dans un monastère placé sous la protection de l'empereur. Pourquoi pas Nivelles ?

Quant à Pépin le Bossu, il se révolta contre son père, fut mis au pas, tondu, et finit ses jours au monastère de Prüm, dans le diocèse de Trèves.



Sous notre église, on trouve traces des fondations d'une église carolingienne du 9^{ème} siècle, à 3 nefs, possédant déjà un avant-corps et 3 tours. Cette église sera remaniée fin du IX^{ème} et encore au X^{ème} siècle. La succession de ces constructions, remaniements, agrandissements peut être consécutive à de nombreux incendies, très fréquents à l'époque, mais aussi à l'accroissement du nombre de pèlerins.



Notons que, dès le IX^{ème} siècle, même si son culte n'est pas encore officiellement reconnu, le vocable de Sainte Gertrude remplace celui de Saint Pierre.

Saint Pierre

Pignon sud du transept oriental



C'est de cette époque, aux environs de l'an 1000 que date une autre tombe, celle d'Ermentrude, petite-fille de Hugues Capet par sa mère, Hedwige et fille de Renier IV Comte de Hainaut

Elle est identifiée par une petite croix en plomb, trouvée lors des fouilles

après-guerre :

***« Le 6 des calendes de septembre (soit le 27 août),
Ermentrude est morte dans le Christ.
Fille du comte Renier et sa mère Hedwige la fille du roi Hugues ».***

Elle était âgée de deux ans.

C'est aux environs de l'an 1000, après un grave incendie, que débute la reconstruction de l'église que nous connaissons. Un nouveau chapitre commence.

La reconstruction de 1046

Nous entamons la 2^{ème} période importante de la vie de notre collégiale, qui s'étend du XI^{ème} au XVI^{ème} siècle, époque de la contre-réforme et du concile de Trente.

Suite à l'incendie des environs de l'an 1000, on entame la construction de la nef actuelle, consacrée à Sainte-Gertrude.

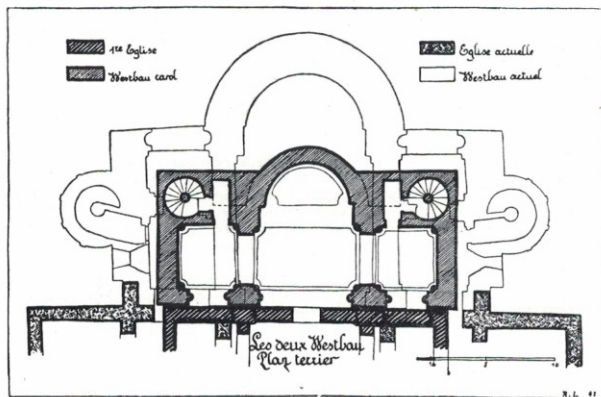


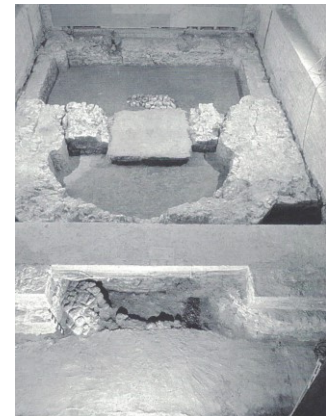
Fig. 8. - Les deux avant-corps de la collégiale Sainte-Gertrude. Plan terrier.
D'après le chanoine Lemaire.

Notons que l'avant-corps précédent est conservé, par manque de moyens financiers, vraisemblablement. Il semble de plus qu'il n'ait pas été gravement touché par l'incendie.

Il est cependant plus étroit que la nef nouvellement construite, et, un peu plus d'un siècle plus tard, il est démoli et remplacé par l'avant-corps actuel.



Des traces de cet ancien avant-corps sont encore visibles sous le chœur occidental.



A ce stade, il est intéressant de consulter la chronique du moine Sigebert, de l'abbaye de Gembloux, écrite entre 1036 et 1047 et donc contemporaine de l'événement :

Il dit, pour l'année 1046 :

« Aeclesia sanctae Gertrudis Nivigellensis, quae ante aliquot annos post negligentiam et incuriam effusi sanguinis Domini concremata fuerat, in novam reaedificata, benedicitur presente Heinricho Imperatore. »

« L'église Sainte Gertrude de Nivelles, qui, naguère avait été brûlée parce que le sang de Notre Seigneur répandu sur la croix n'obtenait là qu'insouciance et tiédeur, fut reconstruite à neuf et bénie en présence de l'empereur Henri ».

Voilà bien un texte qui n'est pas très tendre pour les chanoines, qui étaient surtout chargés des tâches matérielles, dont l'entretien des bâtiments.

Dans ce texte, on précise la présence d'Henri III, empereur du Saint Empire Romain Germanique qui se considérait comme le chef temporel et spirituel de la chrétienté. Il aurait même porté sur son dos les reliques de la sainte.



Wazon

Henri III

Le Prince-Evêque de Liège Wazon était aussi présent. Il était un fervent admirateur de l'Empereur, et réputé comme protecteur des Juifs et des Cathares.



Il ne se prenait pas pour rien. En effet, on lisait sur sa pierre tombale

« Le monde périra avant que renaisse un autre Wazon »...

Il est difficile de savoir ce qui a été conservé de l'église précédente. Peu de choses vraisemblablement.

Les archéologues se demandent si cette église ne présentait pas des tribunes au-dessus des bas-côtés.

On trouve en effet d'étranges traces dans les maçonneries du transept occidental. Tenant compte que le sol, à cette époque, était situé 1,5 mètre plus bas que le niveau actuel, ce n'est pas impossible, spatialement parlant.



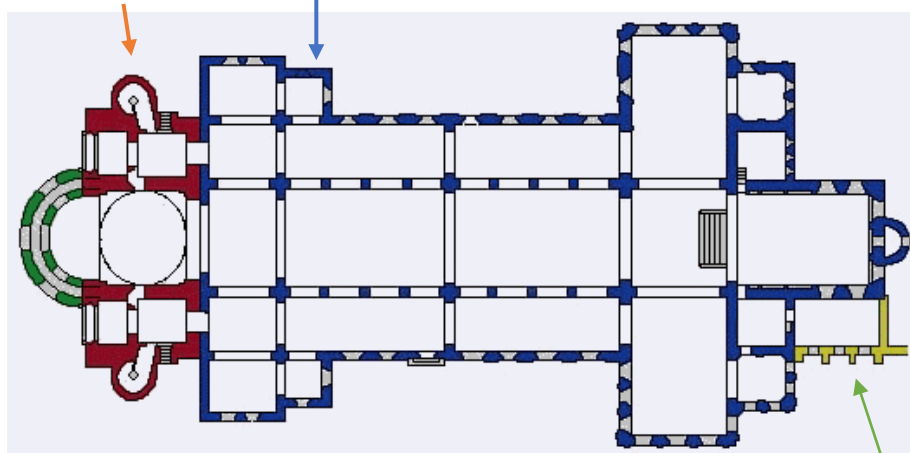
De telles dispositions existent dans des églises contemporaines, comme Saint-Vincent à Soignies, tenant compte cependant que cette église émerge au roman scaldien et non au roman ottonien.

XI^{ème} siècle

XII^{ème} siècle

XX^{ème}

siècle



XIV^{ème} siècle

Cela étant dit, il faut reconnaître que notre **église** est particulière car elle est **double** : deux chœurs, deux transepts, deux porches d'entrée.

Pourquoi deux chœurs, l'un vers l'Est, l'autre vers l'Ouest ?

Traditionnellement, les églises sont orientées vers l'Est, vers le Soleil Levant, vers Jérusalem... sauf à Rome, où les basiliques majeures (saint Jean-de-Latran, saint Pierre...) sont orientées vers l'Ouest. Charlemagne aurait voulu qu'on dise la messe « à la manière de Rome » lors des grandes fêtes.

On évoque aussi l'Est, lieu de vénération des reliques, l'Ouest, culte du Sauveur, utilisé lors des grandes fêtes (Pâques).



Une telle disposition se retrouve d'ailleurs dans nombre d'églises majeures construites à l'époque carolingienne, comme celle de Maria-Laag en Allemagne.

L'abbatiale de Maria-Laag

Il semble important de souligner que pendant tous ces siècles du Moyen-Âge que nous évoquons à propos de notre Collégiale, rien n'est construit par simple fantaisie des architectes, ni de manière gratuite. Tout a un sens et une portée religieuse... C'est le cas aussi pour l'avant-corps ou « Westbauw ».

L'avant-corps est à la tête de l'édifice. Avec son volume imposant, c'est lui que l'on voit d'abord avant d'entrer.

Rien qu'en voyant ses trois tours – qui évoquent la Trinité – on sait que l'on est devant un édifice chrétien. On retrouve d'ailleurs un peu partout la symbolique du chiffre 3.

Il ne s'agit ni d'un porche, ni d'un narthex... mais alors quel était son rôle ? Quelle était sa fonction ? La question est vaste et la réponse n'est pas claire.

Il y a diverses interprétations possibles car on est mal renseigné sur la liturgie telle qu'elle se vivait à cette époque. Il semble en effet que l'avant-corps n'ait pas connu qu'une seule fonction mais ait servi à diverses utilisations selon les époques.

Son lien direct avec la nef de l'église et le fait qu'on l'appelle 'chœur' font penser qu'il avait naturellement une destination cultuelle.

L'avant-corps abritait un autel, ce qui en faisait bien un chœur qui « répondait » d'une certaine manière à celui situé dans le chœur oriental. La grande pierre d'autel retrouvée dans les débris du bombardement de 1940 a permis de replacer l'autel qui s'y trouve actuellement.



Avant l'époque ottonienne (donc avant le XI^{ème} siècle), une interprétation affirme que l'avant-corps carolingien était dédié à la Résurrection du Sauveur... et donc que l'on y célébrait prioritairement les offices de la Semaine Sainte et du temps pascal.

A l'époque ottonienne, des documents permettent d'affirmer que l'avant-corps a gardé une fonction liturgique faisant office de contre-chœur par rapport au chœur principal. Des chants et des représentations se donnaient à partir de ce chœur pendant le temps de Pâques alors que certains offices s'y déroulaient de manière habituelle.

Certains prétendent que ce chœur occidental était une 'église' ou 'chapelle' impériale destinée spécialement à l'empereur lorsqu'il était de passage. Il aurait donc pu contenir un trône. Cela n'est pas sans lien avec le culte pascal puisque, à cette époque, l'empereur est considéré comme le représentant du Christ.

Le culte qui s'y tenait a dû être lié aux chapelles attenantes, notamment la chapelle-tribune dédiée à Sainte Gertrude.

Des historiens soulignent que le « Westbauw » a pu servir aussi comme lieu de protection, pour se barricader et s'y retrancher lors d'attaques, d'où son volume important et ses nombreuses meurtrières.

Avec l'apparition du style gothique, on arrive à des lieux plus unifiés où tout est orienté vers le chœur oriental. L'avant-corps perd de sa signification et n'est plus utilisé qu'occasionnellement.

Avant de poursuivre, permettez-nous de partager ce que ce chœur occidental nous inspire et le sens spirituel que nous y voyons aujourd'hui...

Quand on entre par une des portes latérales, pour atteindre ce chœur occidental, il faut faire demi-tour, comme s'il fallait retourner d'où l'on vient. Ce chœur pourrait ainsi symboliser notre vie profane, mais une vie profane qui n'est pas sans Dieu.

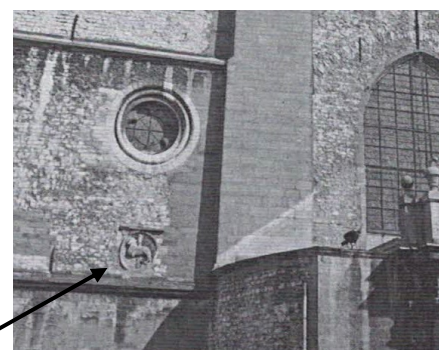
Que voit-on aujourd'hui dans ce chœur ?



En son centre, nous voyons une pierre d'autel surplombant un agneau, symbole de la mort et de la résurrection du Christ.

Le Christ ressuscité est avec nous, pas seulement en ce lieu, mais dans tout

ce que nous vivons.



Ce bas-relief, datant du XII^{ème} siècle, a été récupéré lors de la restauration de l'avant-corps. Il avait été intégré dans la façade à une époque indéterminée.

En haut, trois vitraux illuminent le lieu. Le Christ apporte la lumière dans toute notre vie.



Derrière l'autel, remarquons cette belle représentation de saint Paul illuminé par le



Christ sur le chemin de Damas, événement qui va le transformer complètement.

Nous aussi, si nous laissons la lumière du Christ nous éclairer, nous ressentirons la conversion en nous, et dans notre manière de vivre.

Revenons à notre monument.

La nef, romane, comportait vraisemblablement déjà un plafond plat, tel que restitué après 1940.



A l'extérieur, le **chevet** oriental est plat, ses trois hautes fenêtres symbolisent la trinité.

Les murs sont épais de deux mètres.

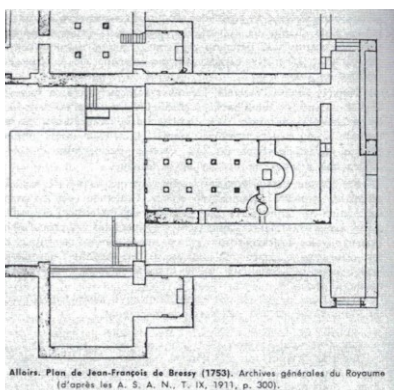


On constate une curiosité :

la présence de traces de charpente sous le niveau actuel de la toiture. Il est vraisemblable que la

pente de toit était, à l'origine, différente de la pente actuelle.

A l'époque, sont construits des « **alloirs** », galeries entourant le chevet et permettant le déplacement des pèlerins autour et sous les reliques, sans gêner les offices.



On distingue encore les accès extérieur et intérieur Nord des alloirs : à l'extérieur, la porte de la cave dite « du char », à l'intérieur, la cavité actuellement cachée par l'orgue.





Le portail du marché est percé au XIII^{ème} siècle, comme entrée des laïcs.

Remarquons que, déjà à l'époque, le côté Sud de la collégiale était garni d'échoppes de marchands donnant sur le marché. Ces échoppes furent remplacées par des maisons d'habitation dès le XV^{ème} siècle. Cette disposition perdurera jusqu'en 1940.

L'extérieur de l'église est fort peu orné. Nous reviendrons sur les portails romans plus tard.



Seul le **pignon dit « de saint Pierre »**, fermant vers le Sud le transept oriental, présente une ornementation sculptée remarquable, qui daterait de la seconde moitié du XII^{ème} siècle.



En levant le nez, on y distingue un grand nombre d'arcades, sur cinq niveaux différents, comportant en leur centre un bas-relief représentant Saint-Pierre bénissant.

Globalement, les trois nefs, les deux transepts, le chœur oriental datent du XI^{ème} siècle. Seule la deuxième sacristie est un ajout du XIV^{ème} siècle.



Comme on l'a dit auparavant, le massif occidental date, lui, du XII^{ème} siècle (vers 1160).



Dans son état actuel, fortement restauré après le bombardement de mai 1940, on distingue le massif barlong, une contre-abside dont on reparlera plus tard, deux tourelles d'escalier latérales, une tour centrale. Cette disposition est le fruit d'une évolution qui s'étale sur près de neuf siècles, ponctuée d'incendies, de conflits armés...

Mais comment se présentait l'avant-corps au XII^{ème} siècle ?

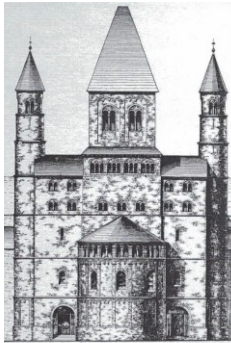
Nous disposons de fort peu de traces.



Un sceau du chapitre de 1443, appendu à un acte (*Sigillum capituli ecclesie nivellensis*).

Une représentation stylisée sur la châsse du XIII^{ème} ...

C'est tout, et ces représentations sont fort imprécises.



Divers essais de représentation ont été faits pour imaginer comment l'église se présentait à l'époque, et, notamment, son clocher.

On se demandait notamment s'il était carré ou hexagonal, à l'origine.

Les porches d'entrée

Il nous reste cependant des témoins importants du bâtiment original : les deux porches d'entrée, datés du XI^{ème} siècle.

L'un, dédié à l'histoire de Samson, symbolise l'ancien Testament, l'autre, dédié à Saint Michel évoque le nouveau testament.

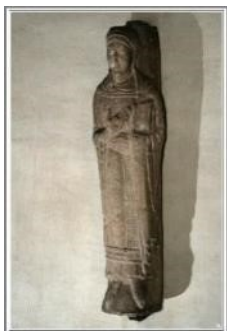


Levons la tête en entrant : il n'en reste que le linteau, représentant Saint Michel bénissant de la main droite et portant un long phylactère. Il est symboliquement le gardien de l'abbaye, le chef de la milice céleste, ennemi de Lucifer, mais aussi deuxième saint protecteur de la Ville de Nivelles.

Il est encadré par deux arbres, symboles du

paradis, l'arbre de vie et l'arbre de la connaissance du monde.





On y voyait également une statue colonne intéressante.

S'agit-il d'une Vierge de l'Annonciation ou d'une Sainte Gertrude, on ne le sait. Son habillement permet de la dater du XII^{ème} siècle. Si l'inscription « *Gertrudis* » est originale, ce pourrait être la plus ancienne représentation connue

de la sainte. La statue se trouve actuellement dans une chapelle-tribune.

Nous vous invitons maintenant à vous attarder devant le portail Samson, qui serait, semble-t-il, le plus ancien portail roman de Belgique. C'est le portail de l'Ancien Testament.

Il symbolise le combat du Bien contre le Mal.

Le Livre des Juges nous raconte cette histoire en détail, reproduite sur le linteau et les colonnes.

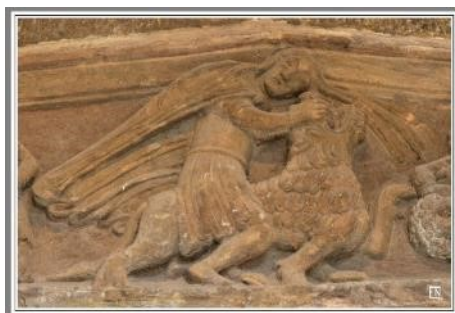


Samson est le dernier Juge. Il vécut au XII^{ème} siècle avant notre ère. Il faut comprendre la dénomination « juge » non comme celui qui condamne, mais comme l'exécuteur des jugements de Dieu.



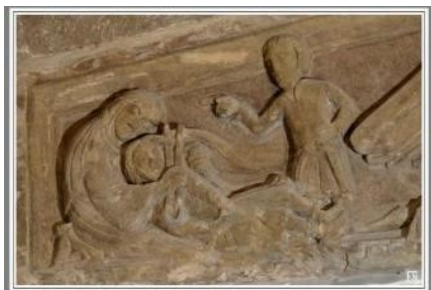
A gauche, une colonne évoque un épisode de la lutte de Samson contre les Philistins : il a arraché les portes de Gaza et les transporte sur son dos.

Au centre du linteau, on voit Samson terrassant le lion et lui arrachant la mâchoire. Il préfigure l'histoire du Christ, comme Celui-ci abat le démon.



On lit ensuite l'histoire de Samson et Dalila.

Il faut savoir que la légende nous dit que la force de Samson résidait dans sa chevelure... Il était en effet Naziréen, portait barbe et cheveux longs en signe de consécration à Dieu.



Les Philistins lui envoient une femme, Dalila, chargée de le séduire et de découvrir le secret de sa force. Samson tombe dans le piège et lui livre son secret.

Elle lui fait couper les cheveux pendant son sommeil, et, comme dit le texte, sa force se retira de lui.

Les philistins s'emparent de Samson et lui crèvent les yeux. Il perd la lumière et est condamné à tourner une meule en prison. Il semble que, comme de nos jours, l'information circule mal...

Ainsi les cheveux de Samson repoussent, sans provoquer de réaction chez ses geôliers.



La colonne de droite évoque la fin de l'histoire : Samson, placé par les Philistins entre les colonnes du temple de Dagon, les écarte et le temple s'écroule sur les spectateurs. Sa mission est terminée.

Remarquons que les deux colonnes sont soutenues par des lions accroupis, gardiens du lieu. Ils indiquent une rupture entre le profane et le sacré. Ces lions, représentés sans mâchoire inférieure, symbolisent une métamorphose, sans danger, à travers la mort.



Les pieddroits sont garnis de feuilles de vignes, centaures, animaux fantastiques.

Du XI^{ème} siècle doit aussi dater la crypte, appelée « la vieille église ».

Partiellement comblée au fil du temps, elle a été entièrement dégagée à l'époque moderne.



Progressons maintenant dans le temps.

Le cloître date du XIII^{ème} siècle. Traditionnellement implanté au Sud, plus ensoleillé, il est, ici, au Nord car au Sud se trouvaient le marché et une importante chaussée.

Vous pouvez constater que trois côtés ont été violemment restaurés, au XIX^{ème} siècle, à la Viollet-le-Duc, en remplaçant la presque totalité des colonnettes. Le quatrième côté, situé sous le dortoir, en face de vous quand vous sortez de la Collégiale, est d'origine. Il n'y avait plus d'argent pour terminer le côté Nord, heureusement !



Un cloître représente à lui seul toute une symbolique.

Rien n'est construit par simple fantaisie, tout a un sens religieux.

N'oublions pas que la plupart des gens ne savent ni lire ni écrire. Les églises, dans la manière de les concevoir et à travers ce que l'on y voit, devront exprimer le message chrétien et le transmettre, au travers des vitraux dans les cathédrales gothiques, des fresques dans les églises romanes.

Le cloître, lui, est d'abord un lieu fonctionnel pour passer d'un bâtiment à un autre au sein de l'abbaye. Mais on pourrait concevoir des passages plus simples.

En fait, le cloître a toute une portée symbolique. C'est un espace libre, un lieu de circulation, de retrait, de paix, de prière, de méditation.

La partie centrale est comme une fenêtre ouverte sur le ciel, avec au sol, souvent, un petit jardin qui rappelle le jardin d'Eden, le paradis, un jardin qui rappelle ou annonce le Royaume de Dieu que Jésus nous promet au-delà de cette vie.

Le cloître est un lieu de passage obligé pour le moine qui se rend à l'église, et il y va sept fois par jour. Ce passage par le cloître lui donne un moment pour se préparer, se recueillir avant de se présenter devant Dieu pour la prière.

Le cloître nous donne aussi de découvrir la symbolique du chiffre 4.

Il a généralement la forme d'un carré, il présente donc 4 côtés. Le carré est symbole du monde sensible, de l'univers dans sa totalité.



Tout l'espace intérieur du carré est une ouverture vers le ciel qui rappelle la vocation du chrétien, et en particulier du moine, vocation de s'élever vers Dieu.

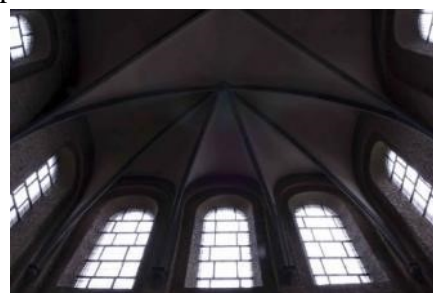
Le chiffre 4 représente la Terre, le créé, par les 4 éléments, eau, air, terre, feu, par l'espace, les 4 points cardinaux, par le temps, les 4 saisons.

Il annonce également la plénitude du salut : les 4 bras de la croix de Jésus, les 4

Evangelistes, les 4 vertus cardinales : justice, tempérance, force, prudence.

Ce symbolisme 4 est aussi présent dans la Collégiale :

Le chœur oriental présente au centre 3 vitraux de couleur bleue symbolisant la Trinité, et, à gauche et à droite 2 x 2 vitraux évoquant la Terre, le créé que Dieu vient éclairer et sauver par sa Lumière.



La symbolique du 4 est aussi gravée dans les pierres d'autel, une croix aux 4 coins, figurant les 4 points cardinaux, et une 5^{ème} croix au centre, celle du Christ, qui est venu sauver les hommes des 4 coins du monde...



Si un jour vous vous promenez dans le cloître, vous pourrez admirer les nombreuses pierres tombales qui y sont conservées et un **Christ de Pitié** en pierre peinte du XVI^{ème} siècle.



Le XV^{ème} et le XVI^{ème} siècle



L'évolution des goûts architecturaux va commencer à marquer le bâtiment.

Ainsi, au XV^{ème} siècle déjà, on abandonne la tour romane pour la remplacer par un clocher gothique qui s'élève à plus de 100 mètres.

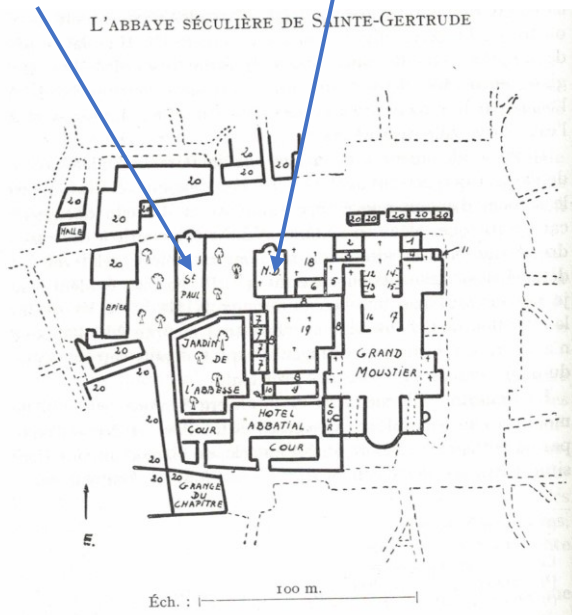
Dans la nef, du XV^{ème} au XVII^{ème}, les charpentes et le plafond en bois sont progressivement remplacés par des voûtes maçonnées.

Les voûtes gothiques des bas-côtés qui ont résisté au bombardement en sont encore témoins.



Saint Paul

Notre-Dame

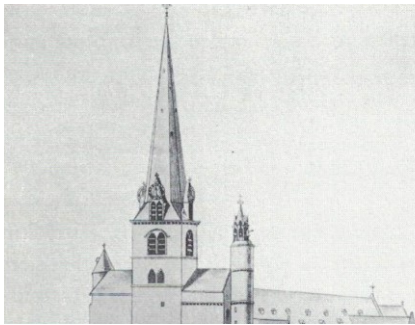


Un plan du XVI^{ème} siècle nous apprend l'implantation des édifices abbaciaux à cette époque.

Le grand moustier

Le XVII^{ème} siècle, la folie des grandeurs

Au milieu du XVII^{ème} siècle, la flèche (toujours en bois) brûle. Ce ne serait que le 15^{ème} incendie subi par le bâtiment.



On décide alors la construction d'une tour carrée, en pierre cette fois, et d'une flèche à huit pans culminant à 380 pieds, soit 124 mètres.

La folie des grandeurs !

Et les problèmes commencent !

En effet, le surpoids dû à cette construction commence à entraîner divers désordres. On est obligé d'arraser la partie supérieure des tourelles. La tourelle nord est plus basse !

Et on n'en reste pas là.

Le **Concile de Trente**, qui se termine en 1563, va lui aussi apporter son lot de conséquences désagréables.

Ce Concile sera l'objet d'importantes réformes, notamment liturgiques, non sans conséquences sur l'architecture.

Il a deux objectifs : répondre à la réforme luthérienne et réagir aux coutumes populaires et aux superstitions qui ont pris de l'ampleur. Il va ainsi provoquer la rédaction d'un nouveau missel et la création de séminaires pour la formation des prêtres.

Concernant le culte et la liturgie, si le Concile recommande d'expliquer le sens de la liturgie aux fidèles, cette recommandation n'a pas ou peu d'effet. La liturgie reste une affaire de clercs, les fidèles assistant simplement à l'office et communiant peu, ou en dehors de la messe.

Le Concile prône également le développement du culte du Saint-Sacrement. Dans cet esprit, il préconise la construction d'églises dont le portail d'entrée se trouve au centre de la façade, dans l'axe de la nef, de manière à entrer face à l'autel, au centre duquel doit être placé le tabernacle.



La collégiale au début du XVIII^e siècle, d'après une gravure extraite du "Grand Théâtre sacré du Duché de Brabant" (1734)

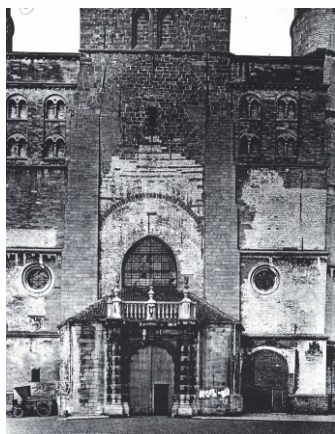
Ainsi, dès le XVII^{ème} siècle, le chapitre décide la démolition de l'abside romane et l'ouverture d'un portail axial.

Ce portail existait toujours au début du XX^{ème} siècle.

Si vous vous promenez dans le parc de la Dodaine, vous avez peut-être été intrigué par cette arcade, déposée au milieu de nulle part. C'est l'ancien portique, démonté lors de la restauration et abandonné à son triste sort.

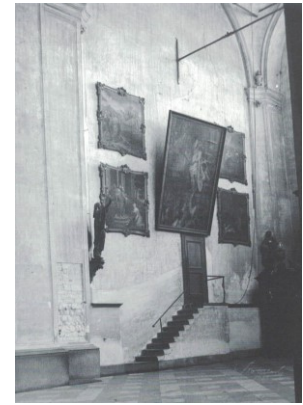


Quoi qu'il en soit, cette nouvelle disposition entraîne la condamnation des deux portails romans dont nous avons parlé. A toute chose, malheur est bon, cette fermeture en assurera une bonne conservation.



Notons que le surpoids provoqué par l'énorme clocher et la suppression du contrefort constitué par l'abside entraînent des désordres qui vont perdurer jusqu'à la restauration d'après-guerre.

On voit que les arcades des chapelles tribunes donnant sur le cœur occidental ont dû être bouchées...



Au XVII^{ème} on installe un **Jacquemart** sur la tour sud. Il s'agit d'une figure en laiton, datée du XV^{ème}, initialement placée sur l'Hôtel de Ville. Il fut offert par Charles le Téméraire lors d'une visite en 1469, à l'époque où nous étions bourguignons, et transféré à la Collégiale au XVII^{ème}.

Le XVIII^{ème} siècle

Au XVIII^{ème}, une restauration de l'intérieur de la Collégiale se réalise au goût du jour : stucs, lambris garnis de tableaux, nouveau mobilier, chaires à prêcher, autels, statues, le tout sous la direction de Laurent Delvaux. Nous parlerons plus tard de cet artiste nivellois, très célèbre en son temps.



1794 : les chanoinesses quittent la Collégiale, leur ordre est dissout par Joseph II.

Le XIX^{ème} siècle

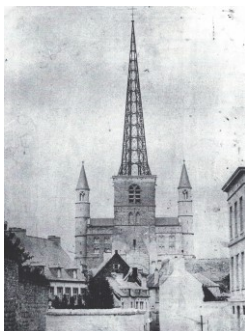
1859 : nouvel incendie !

*Incendie du 8 mars 1859
Lithographie de Licot & Cannelle*

1860 : un concours est organisé visant à la restauration de l'avant-corps.

Huit projets sont remis dont sept prévoient la reconstruction de l'abside et la pose d'un clocher roman. Le huitième projet conserve l'entrée axiale et prévoit une flèche de cent mètres de haut. Ce projet, le moins cher, est adopté.





Il est décidé de remplacer la structure du clocher par une armature métallique, jugée indestructible ...

Les deux tourelles sont remises à même hauteur. Les désordres architecturaux continuent à se manifester, eu égard à la charge et à l'absence de l'abside ...

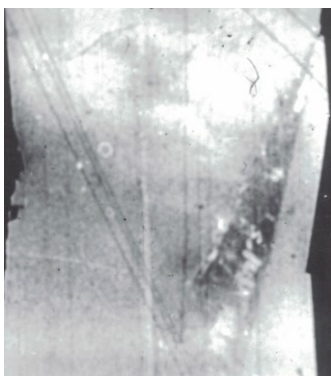
Fin du XIX^{ème} siècle, on décide de réaliser d'importants travaux de restauration à l'intérieur de l'église.

Ils commencent par le chœur oriental, qui restera dans l'état de l'époque jusqu'à la guerre, mais n'iront pas beaucoup plus loin, par manque de fonds.

Le maître-autel, surmonté de la châsse, a été inauguré le 26 septembre 1911 par le Cardinal Mercier.



Le XX^{ème} siècle

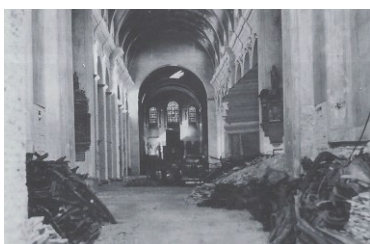


Le 14 mai 1940, le mardi après la Pentecôte, les bombardiers pilonnent le centre de Nivelles. Les bombes incendiaires pleuvent sur la Collégiale. La structure métallique fond, le clocher s'écroule.

La Collégiale a brûlé pour la 19^{ème} fois.

Seuls échapperont au carnage le Palais de Justice ... et la cure.

Les Allemands avaient-ils prévu d'épargner le Palais de Justice, pour en faire la Kommandantur ? Nul ne sait.

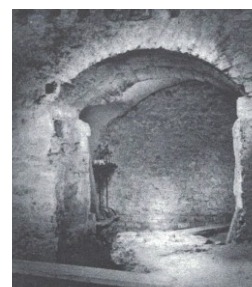


La charpente de la nef s'enflamme mais la voûte résiste. Elle s'écroulera après quelques jours, laissant cependant le temps de sauver le mobilier, des statues, quelques tableaux, les stalles du XVI^{ème}, le char.

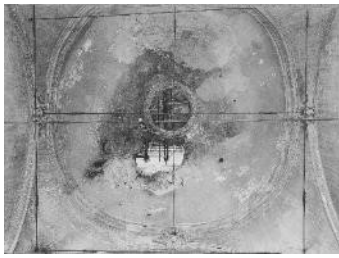
Sous l'orgue, on avait aménagé une cache pour abriter la châsse et quelques pièces d'orfèvrerie de valeur.

Hélas, le bombardement a eu lieu alors que la cache n'était pas encore fermée. L'incendie a gagné la tribune et le buffet d'orgue. Le contenu de la cache a brûlé dans une fournaise d'enfer.

La coupe de Gertrude, en partie en verre, a fondu, ce qui signe une température supérieure à 1500 °C...



La chasse du XIII^{ème} est partiellement détruite.



Les cloches tombent et sont cachées sous le sol du chœur occidental tandis que le bourdon de trois tonnes reste calé au centre de la calotte du chœur pendant plus d'un an.

Plusieurs cloches du carillon, fendues, sont actuellement visibles dans le cloître.



Ce carillon, installé vers 1920, comportait trente-cinq cloches.

Rapidement, les autorités allemandes autorisent des fouilles archéologiques dans la nef. Elles mettent au jour les différents niveaux correspondant aux édifices successifs dont nous avons parlé.

Il faut savoir qu'à chaque reconstruction, le niveau du sol s'élève puisque la reconstruction se fait sur les ruines de l'édifice précédent.

Reconstitution de l'avant-corps

Dès les années cinquante, le problème de l'avant-corps se pose : comment le reconstruire ?

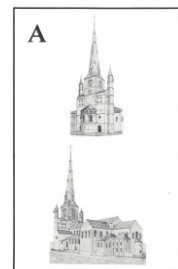
En 1958, les autorités communales, qui doivent mettre la main à la poche, imposent la reconstruction de l'abside, mais aussi le maintien de la tour du XVII^{ème} ...

On assiste alors à une véritable querelle de clochers !

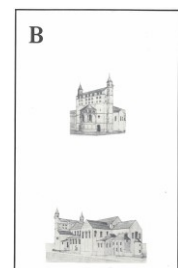
Suite aux réactions contradictoires, en 1974, la Ville décide d'organiser un référendum afin de rencontrer le sentiment majoritaire de la population sur la forme à donner au clocher.

3 solutions sont proposées.

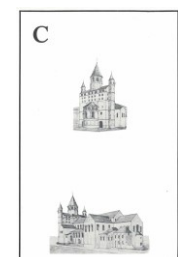
- A. La tour et la flèche gothiques s'inspirent de celles réalisées au XVII^{ème}. La solution gothique tient compte de l'apport des siècles et rappelle la silhouette bien connue jusqu'en 1940.



- B. Les restaurations conduites dans une optique gothique ou romane ne recueillant pas une adhésion unanime, il peut être envisagé de construire une toiture à deux versants couvrant la totalité de l'avant-corps, sans couronnement.



- C. La tour romane proposée est inspirée par la représentation figurant sur le sceau du chapitre de l'abbaye dès le XIII^{ème} siècle et sur la châsse de sainte Gertrude. Cette solution s'inscrit dans un programme d'ensemble roman.



C'est finalement cette proposition qui emportera une majorité des suffrages, soit 58 %. La solution gothique emporte 40 % des votes, et la solution sans couronnement à peine 1 %.

La solution octogonale s'impose, culminant à 55 mètres, symbole de résurrection et balise sur le chemin de saint Jacques de Compostelle.



La liturgie actuelle selon Vatican II



Dans la vie de l'Eglise, l'événement majeur de cette période a été le Concile Vatican II (1962-1965) avec une importante réforme liturgique et une réelle préoccupation pour l'assemblée des fidèles qui est appelée à participer concrètement et activement au culte.

Un des signes les plus visibles de cette réforme est l'aménagement des chœurs tel que nous le connaissons aujourd'hui, avec le prêtre qui préside face au peuple et

l'utilisation de la langue vernaculaire.

Soulignons que, au-delà de tous les aménagements apparus à partir du VIII^{ème} siècle, le nouveau Missel (de Paul VI) fait souvent référence aux formes les plus anciennes. Il met l'accent sur la communauté qui se rassemble et célèbre, en retrouvant l'esprit fraternel qui animait les premières communautés chrétiennes.

Si on examine attentivement chaque partie de la messe, on voit que, dans chacune d'elles, il y a des convergences avec la manière dont la messe était célébrée dans les premiers siècles, tout en conservant les apports positifs des différentes époques.

Les œuvres d'art

Notre Collégiale renferme nombre d'œuvres d'art, plus ou moins connues du public.

Laurent Delvaux a été un sculpteur célèbre, figure marquante de l'école du XVIII^{ème}.

Né à Gand en 1696, il vécut à Nivelles où il mourut en 1778.

Nous trouvons diverses œuvres de ce sculpteur, dont **la chaire de vérité d'Elie** provenant de l'église des Carmes, dont Elie était le patron.

Ces œuvres de Delvaux constituent toute une catéchèse.

Elie est un homme fort et puissant, homme plein de feu, qui va faire l'expérience de la douceur de Dieu.

Fatigué, découragé, il veut se retirer : « Seigneur, c'en est trop, reprends ma vie... »

Mais Dieu n'abandonne pas celui à qui il confie une mission. Il prend soin de lui en envoyant son ange le nourrir. C'est cela qui est représenté au pied de la chaire. Fortifié par cette nourriture, Elie poursuivra son chemin...



Placée au pied d'une chaire de vérité, cette représentation nous enseigne que cette nourriture, c'est la Parole de Dieu. (1 Rois 19, 1-7)

La chaire de la Samaritaine mérite, elle aussi, notre intérêt. L'artiste y a représenté la rencontre entre Jésus et la Samaritaine...

Au pied de ce meuble, trois animaux s'offrent au regard. Certains disent que c'est simplement une fantaisie de l'artiste mais nous n'en sommes pas si sûrs, parce ces animaux véhiculent une symbolique de la foi chrétienne. Ils nous disent quelque chose de l'Eau Vive dont parle Jésus à la Samaritaine, cette Eau Vive que donne Jésus et qui ne donne plus jamais soif.



La salamandre a la morphologie du lézard. Elle est identifiée au feu parce qu'elle aurait la faculté de pouvoir vivre dans le feu sans être consumée. Cela rappelle le buisson ardent dans le livre de l'Exode, buisson où Dieu se révèle à Moïse, buisson qui brûle sans se consumer. Dans l'iconographie médiévale, la salamandre représente le « Juste », celui qui est « a-justé » à Dieu, qui reste dans la paix et la confiance en Dieu malgré les épreuves.

La grenouille est un animal ambigu, surtout si on la confond avec le crapaud. D'un côté, elle apparaît comme un animal diabolique qui détruit, à l'image de la deuxième plaie d'Egypte, invasion de grenouilles.

Dans le livre de l'Apocalypse, elles sont associées à des esprits impurs qui participent à la colère de Dieu (Ap 16,13).



D'un autre côté, à cause des métamorphoses qu'elle connaît avant l'âge adulte, - de têtard, elle devient grenouille -, on y voit un symbole de naissance, de renaissance et de résurrection.

Vous avez peut-être déjà vu une grenouille représentée portant une croix !

Mais sans chercher trop loin, l'élément naturel dans lequel vit la grenouille, n'est-ce pas l'eau ? Elle a donc bien sa place près du puits, et, placée à proximité de la Samaritaine, n'est-elle pas occupée à inciter celle-ci à croire ?

La grenouille n'est-elle pas tout simplement là pour inviter à la foi ? La grenouille n'est-elle pas celle qui crooiit... crooiit... crooiit... ?



Quant à l'escargot, il a aussi un lien avec l'eau. Les gens de la terre racontent que c'est après la pluie que l'escargot sort de terre. Il est un beau symbole de notre pèlerinage spirituel, il nous rappelle que vers Dieu, on doit aller lentement, pas à pas, qu'il faut prendre le temps de vivre notre chemin.

Avec sa coquille sur le dos - dans laquelle il se replie volontiers - il nous dit que nous ne devons pas oublier de bâtir notre maison intérieure et de nous y réfugier régulièrement dans le silence.

Laurent Delvaux nous a laissé nombre d'autres œuvres, dont la célèbre **Conversion de saint Paul**, œuvre classée, les diverses statues, Pépin, Itte, saint Pierre, saint Paul, saint Jacques, saint André, les médaillons des quatre Pères de l'église.



Quelques monuments funéraires intéressants ont été conservés, dont celui du chanoine Kersan, intéressante pierre polychrome de 1553, représentant l'arrestation du Christ.



Le panneau dit « de Charles-Quint », triptyque, élément de lambris provenant d'une chapelle, offert par Charles-Quint en 1548 à une abbesse.



Le portail du marché, reconstitué à partir d'éléments récupérés après-guerre par Monsieur Patriarche.



Citons aussi un Christ portant sa croix du début du XVI^{ème} siècle,

et quelques peintures de Jean-Baptiste Lons, (XVIII^{ème}).



Ne négligeons pas **le chœur des Dames** qui servait à la célébration quotidienne des chanoinesses. Trente-deux stalles datées de 1566, démontées au XIX^{ème}, restaurées au XX^{ème} par les soins de Monsieur Patriarche. Le décor est parsemé d'éléments du répertoire païen de la Renaissance, atlantes, caryatides...

Nous évoquerons aussi le nouvel **orgue Colon**, que nous avons régulièrement l'occasion d'entendre résonner.

L'orgue est un instrument qu'on trouve essentiellement dans les églises mais aussi dans quelques salles de concert prestigieuses.





L'orgue et le chant sont des éléments importants de la liturgie. L'instrument fait partie intégrale de la Collégiale. Il y reste à demeure. Depuis 975 ans ont retenti dans cette Collégiale et retentissent encore bien des musiques et des chants.

La musique et le chant sont des lieux où l'homme s'exprime. Ils peuvent aussi être des chemins vers Dieu.

L'orgue participe à la dimension spirituelle de ce lieu, et cela, même quand on ne l'entend pas.

Quand on entre dans la Collégiale, le regard est attiré par les orgues grâce à sa position quelque peu surélevée. L'orgue, par sa seule présence, invite déjà nos esprits à s'élever. Que dire alors quand il déploie tout son potentiel musical !

Dans le chœur oriental, nous pouvons admirer un **support de châsse** gothique, en pierre. Il disparut au XVIII^{ème}, mais pu être reconstitué en 1908 avec les débris retrouvés. On peut y relever plusieurs éléments du XIII^{ème}. Au début du XX^{ème} siècle, il se trouvait derrière le maître-autel.



Il est surmonté d'un **coffre** en aurichalque ou cuivre jaune, destiné à abriter la châsse du XIII^{ème}. En effet, celle-ci était cachée toute l'année et n'était montrée qu'à l'occasion du Tour Sainte Gertrude. Cette disposition permettait aux pèlerins de processionner sous la châsse, au niveau des allées et de la crypte, et ce sans gêner les offices.



Au XIV^{ème} siècle, la Collégiale était recouverte de **peintures murales**. Masquées au XVIII^{ème} par des recouvrements de style « rocaille », elles furent remises à jour fin du XIX^{ème}, à l'occasion des travaux de rénovation évoqués plus haut. Plusieurs, malheureusement, furent détruites.

Il n'en reste que deux témoins : le martyr de saint Laurent, sur le mur pignon Est de notre Collégiale, et le panneau de sainte Barbe, peu lisible, dans la chapelle de Notre Dame de l'Annonciation.

Faut-il le rappeler, au Moyen-Âge, peu de personnes savaient lire ou écrire.

Dès lors, le message évangélique devait passer par d'autres moyens, comme les peintures murales, les sculptures, les toiles... Nous en avons rencontré de nombreux exemplaires au cours de cette visite de nos murs : chaires de vérité, bas-reliefs divers, et d'autres encore que nous découvrirons plus tard.

Une magnifique **Vierge de l'Annonciation** mérite aussi notre attention. Elle est attribuée à l'atelier Borman de Louvain, et datée de la fin du 15^{ème}.





A la sacristie, quelques peintures ont été récupérées après le bombardement, dont une copie d'une œuvre de Rubens, « David rencontre Abigaël » peint au milieu du XVII^{ème} siècle par Frans Francken III. L'original de cette œuvre se trouve au National Art Museum de Washington DC.



A la sacristie sont aussi conservés nombre de manuscrits, et livres de chants, datant généralement du XVI^{ème} au XVIII^{ème} siècle.



Nous ne pouvons pas cacher que certaines chanoinesses

s'ennuyaient ferme pendant les offices ...



Sont aussi conservées à la sacristie les châsses de Itte et Pépin, du XVIII^{ème} siècle, et une chape liturgique du XVI^{ème} brodée d'or.



Jusqu'au XVIII^{ème} siècle, un jubé transversal barrait la nef. Il en subsiste quelques fragments dont des statues que vous pouvez admirer dans la salle impériale, au sommet de l'avant-corps, et aussi au musée de Nivelles, musée qui abrite de nombreux objets relatifs à notre collégiale.

L'ancien autel dit « de l'Incarnation » trône au mur du fond de la nef latérale Sud.



On y trouve une série de bas-reliefs en albâtre, les miracles attribués à sainte Gertrude entourant l'Adoration des Bergers, disposition après restauration.



L'ensemble est surmonté d'un retable à la mémoire de la chanoinesse Catarine Doÿenbrugge, retable daté du 27 septembre 1646.

Deux peintures représentant la Vierge et le Christ intercédant pour une âme du purgatoire (Van Thulden, 1647) et la Transfiguration (Dumesnil 1760) sont également visibles.



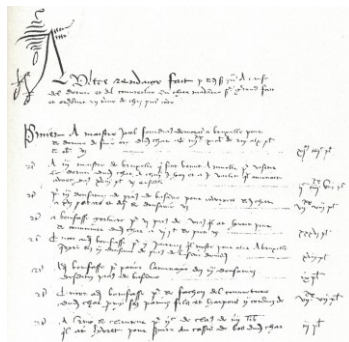
Divers **monuments funéraires** du XVII^{ème} ornent le bras Sud du transept oriental. C'est sur l'autel de droite que se trouvaient les bas-reliefs de Thonon, avant-guerre.

Dans le bras Sud du transept oriental, on peut admirer un **trptyque** représentant le sacre de saint Norbert, peint dans la seconde moitié du XVI^{ème} siècle par Pierre Pourbus.



On voit sur le panneau de gauche le martyre de saint Jean, et, à droite, la lapidation de saint Etienne. Au verso, les deux donateurs.

Une pièce exceptionnelle est constituée par notre **char de procession** des reliques de sainte Gertrude.



On trouve, à la date de 1450, une commande du chapitre pour une peinture du char qui était à l'époque entièrement polychrome. Il existait donc déjà à cette époque.



C'est sans doute un des plus anciens chars processionnels de Belgique, sinon d'Europe.

Jusqu'à la fin du XV^{ème} siècle, il était muni d'un orgue alimenté par des soufflets reliés à un essieu. On n'a plus aucune trace de cet équipement.



Le caisson inférieur était garni de **24 panneaux**, enlevés en 1854. Ces panneaux dont nous avons déjà vu certains exemplaires, représentaient les miracles de sainte Gertrude. Ils ont été peints par Jacob Soudiaus vers 1460, un élève de Roger de la Pasture (Rogier Van Der Weiden). Il en reste 21 sur les 24, assez abîmés. Deux exemplaires sont actuellement prêtés au musée des Manuscrits des Ducs de Bourgogne à Bruxelles.



Chaque panneau est séparé des autres par des montants représentant divers personnages, tandis que le caisson supérieur est garni de notables hauts placés, rois, empereurs, ... Quatre statues d'anges sont disposés aux quatre coins du char.





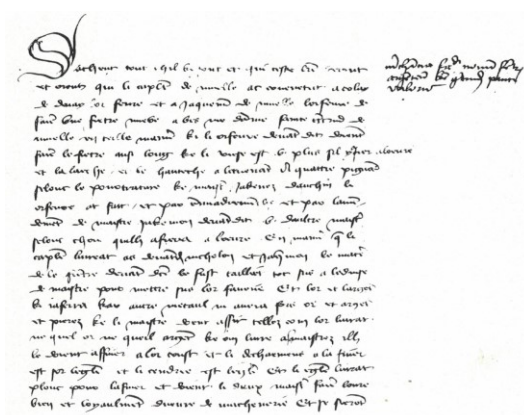
Chaque année, le premier dimanche après la saint Michel, le char, surmonté de la châsse, entame son périple autour de Nivelles. Tiré par six chevaux en ligne, il parcourt dix-sept km à travers monts et vaux. Ce **tour**, dont la première trace remonte à 1276 commémorerait peut-être le voyage de l'abbesse, parcourant son domaine.

Notre périple ne peut passer sous silence la **chapelle-tribune** sainte Gertrude où sont exposés les vestiges de la **châsse du XIII^{ème}**, récupérés et partiellement restaurés après le bombardement.



On y trouve une colonne, dite « trou de sainte Gertrude » ou « colonne du péché mortel ». Celui qui pouvait s'y glisser devait être nécessairement en état de grâce ...

Les vestiges de la **châsse du 13^{ème}** constituent sans doute les pièces les plus précieuses de notre Trésor. Elles attirent nombre de visiteurs chaque année.



En 1272, le chapitre passe commande d'une châsse permettant de conserver les précieuses reliques de sainte Gertrude.

Elle est livrée en 1298. Elle avait la forme d'une église cruciforme présentant une nef de près de deux mètres de long, traversée par un



transept à deux pignons, comme on peut le voir d'abord sur une copie en plâtre confectionnée au début du XX^{ème} siècle, et sur la copie réalisée par l'orfèvre Ibens en dommage de guerre.

Copie d'Ibens



Ce reliquaire était un des plus grands jamais réalisés. Il reproduisait dans tous ses détails l'architecture gothique rayonnante du XIII^{ème} siècle.

En 1995 et 1996, la Fabrique d'église a contribué à une véritable résurrection de la châsse, restauration des pièces, et expositions

au Schnütgen-Museum de Cologne et au Musée de Cluny à Paris, avant le retour dans notre Collégiale.

Cette œuvre majeure justifierait une conférence spécifique. Pourquoi pas en 2026, trentième anniversaire de son retour dans nos murs ?



Montons d'un niveau

On y trouve ce qu'on pense être les anciennes prisons...

Rappelons que l'abbesse était le seigneur du lieu ...



La **salle dite « impériale »** permet la visite des derniers trésors de la Collégiale. On ne sait pas à quoi servait cette salle au Moyen-Âge. Lieu de réunion ?

Elle fut fortement impactée par le bombardement, et, notamment par la chute du clocher qui emporta une partie de sa base.

Elle a été restaurée et abrite quelques belles pièces rescapées de l'enfer, des statues du XVI^{ème} et XVII^{ème} siècle, une

copie de la châsse du XIII^{ème}, réalisée à partir d'une copie en plâtre réalisée au XIX^{ème} et conservée dans la chapelle tribune nord.

Plus haut encore, on peut admirer le **carillon**, et ses 49 cloches, carillon qui sonne toutes les demi-heures, sans compter les concerts d'été, organisés par Robert Ferrière, notre carillonneur.

L'usage des cloches est très ancien.

Du clocher d'une église, elles sont d'abord et avant tout un appel à la prière. Les cloches annoncent aussi les événements de la vie paroissiale, messes, baptêmes, mariages, fêtes, enterrements.



Avant de pouvoir utiliser des cloches, on recourait à un simandre, plaque de bois que l'on frappait avec un maillet, procédure encore en usage dans certains monastères d'Orient.

Rappelons qu'au Moyen-Âge, les cloches avaient aussi pour fonction d'alerter la population en cas de danger.

Last but not least, n'oublions pas **la châsse moderne**, réalisée en 1982 par Roulin, châsse qui sort chaque année au Tour.

Celle-ci contient les reliques de sainte Gertrude et peut être disposée dans trois positions. Ces positions correspondent à différentes situations associées à des temps liturgiques particuliers.



Dans la première position, la châsse s'offre au regard en un parallélépipède étroit mis en hauteur. Le haut est marqué par la représentation fragmentaire du corps terrestre de la sainte enveloppé dans un linceul.

Ce corps terrestre rappelle notre condition humaine et mortelle.
« Souviens-toi que tu es poussière... »

La châsse est mise dans cette position pendant le temps du Carême.

C'est dans cette position qu'elle peut être transportée à bras d'hommes.

La deuxième position suggère la silhouette de l'ancienne châsse du XIII^{ème} siècle, en forme d'église.

Elle contient sur les flancs des reliefs d'argent portant le nom de sainte Gertrude en différentes langues et des reliefs représentant des objets de la vie quotidienne.

La châsse est dans cette position lorsqu'elle est posée sur le char pour le Tour et toute l'année sauf pendant les temps du Carême, de Pâques et pendant l'octave du Tour.



transformés.

La troisième position forme un parallélépipède plus bas et plus large obtenu par le relèvement des parties latérales avec l'apparition d'un corps glorieux de la sainte.

Ce corps nous rappelle la promesse de vivre en ressuscité à l'instar de ce corps glorifié. Nous serons à la fois nous-mêmes mais complètement

Manifestement, Roulin avait deviné quel serait le hobbit préféré de notre pasteur !



Comment, en quelques pages, résumer l'histoire presque millénaire de notre Collégiale ?



Maintes fois blessée, elle s'est toujours remise de ses plaies. Il faut souligner que les restaurateurs ont eu soin de ne pas masquer celles-ci.

Ils appliquaient ainsi la philosophie du **Kin Su Chi**, l'art japonais de mettre en valeur les brisures d'un objet plutôt que de les masquer.

Cette philosophie ne rejoint-elle pas l'Evangile ?

Le Christ ressuscité n'a-t-il pas gardé les marques de la passion ?

N'est-ce pas par la guérison de nos blessures que l'Esprit nous remet en route et nous fait grandir dans la Foi ?



Albert-Marie DEMOITIE

Jean-Paul ETIENNE

Sources bibliographiques et photographiques

- L'Abbaye de Nivelles, des Origines au XIV^{ème} siècle, J. J. HOEBANX, Bruxelles, 1952
- Vie de Charlemagne, EGINHARD, Les Belles Lettres, Paris, 2014
- Sainte Gertrude de Nivelles, Culte, Histoire, Tradition, Emmanuel COLLET, 1985
- Clefs pour visiter la Collégiale Sainte-Gertrude de Nivelles, Chirel BW, Marie-Astrid COLLET, 1996
- Images et propagande au XV^{ème} siècle – Jacob Soudiaus et les peintures du char de sainte Gertrude à Nivelles, Véronique BÜCKEN, Revue Belge d'Archéologie et d'Histoire de l'Art, Bruxelles, LXXXIV, 2015
- Les églises mosanes du XI^{ème} siècle, Luc-Fr. GENICOT, Publications Universitaires de Louvain, Louvain, 1972
- Les sanctuaires mérovingiens et carolingiens de l'abbaye de Nivelles, Claudine DONNAY-ROCMANS, de « de la Meuse à l'Ardenne », n° 29, 1999
- Visite de la Collégiale sainte Gertrude de Nivelles, Jean-Paul ETIENNE, 1997
- Rapport Médico-légal et Anthropologique, Michel PIETTE, médecine légale (Gent), Philippe LEFEVRE, anatomiste, Jean-Paul BEAUTHIER, médecine légale (Charleroi), 19 février 2003
- La revue « Rif tout dju »
- Le Cercle Royal Photographique « Entre Nous »

Vous pourrez revivre en détail la conférence du 21 février 2022, agrémenté des intermèdes musicaux, orgue et chants, sur le site www.upnivelles.be.